

Grammaire et pensée allemandes

M. Jean-Marie ZEMB, professeur

La leçon terminale répartie, en partie en raison du chantier de rénovation du bâtiment Chalgrin, sur Paris, la province (Strasbourg) et l'étranger (Hambourg), donna lieu à une publication distincte dans la série des *Leçons terminales du Collège de France*. S'y trouvent évoquées, en version bilingue, d'abord les perspectives énoncées dans les *Titres et travaux* de 1984 « pour un enseignement éventuel » à partir des *Structures logiques de la proposition allemande, contribution à l'étude des rapports entre le langage et la pensée* (1968), puis l'exploitation critique des observations dites contrastives recueillies dans les deux premiers volumes de la *Vergleichende Grammatik* (éd. B.I.-Duden), savoir *Comparaison de deux systèmes* (1978) et *L'économie de la langue et le jeu de la parole* (1984), ainsi que, en fin de parcours, la régénération de la grammaire philosophique indirectement due à l'essor des sciences cognitives.

Les deux cours annuels portèrent sur « la grammaire du vrai » et « la grammaire du faux ». On conçoit aisément que certaines questions relèvent des deux perspectives. Leur développement fut réservé à des leçons *extra muros* (Aix-en-Provence, Bamberg, Erlangen, Marburg, Oslo, Osnabrück, Zürich), mais ne donne pas lieu à des résumés distincts ici, à la différence des remarques éparses consacrées aux derniers rebondissements de la querelle de l'orthographe avant le verdict [*sic aut non ?*] du Second Sénat du Tribunal Constitutionnel de la RFA, repoussé du 12 mai au 14 juillet 1998 et partant non susceptible d'interprétation *hic et nunc*.

1. La grammaire du vrai

Dans le *Cratyle*, Platon invite à distinguer trois types d'erreur dont chacun suffit à empêcher l'*adéquation* corrélatrice de la *vérité*, à savoir l'erreur de dénomination, un mauvais choix de prédicat et la proverbiale erreur de jugement. Ces lieux ou causes du non-vrai correspondant aux trois fonctions statutaires de la désignation (thématique), de la signification (rhématique) et de leur mise en

relation (phématique), il convient d'examiner les concours propres du thème, du rhème et du phème à la vérité globale de la proposition entendue comme assertion proposée à l'assentiment.

Comment se fit-il que se perdit tout intérêt pour le fonctionnement 'cognitif' du langage ? Pourquoi les raisins étaient-ils trop verts ?

Dès lors qu'est récusé tout niveau spécifique d'organisation statutaire, intermédiaire entre la 'phrase globale' et les syntagmes appelés 'membres de phrase', aucune correspondance biunivoque entre la triade épistémique et une triade langagière ne saurait être établie. Qui ne se souvient des moqueries condescendantes dont fut affublé il y a un bon siècle le « parallélisme logico-grammatical » ? Serait-on aussi injuste si l'on reprochait aux linguistes l'usage de l'expression au demeurant indéfinissable de 'membre de phrase' : erreur de dénomination, erreur de conception ou erreur d'attribution ?

Dans la pratique, cette notion de 'membre de phrase' ne semble pas résulter d'une intuition immédiate, mais d'une inférence : dans la mesure où la distinction de « fonctions grammaticales » s'impose et où ces fonctions sont exercées par un support, souvent appelé 'syntagme', tout regroupement de ces syntagmes paraissait utopique ou du moins aléatoire dès lors qu'on ne disposait d'aucune notion épistémique susceptible de le fonder. Certes, dans la dyade qui suivit la déchéance fatidique mais fatale de la 'copule', le prédicat, « *Prädikatsverband* », regroupait en face du sujet, « *Satzgegenstand* », tout le <reste> de la phrase, en attendant que fussent distingués, jusque dans les exercices scolaires, les 'compléments du verbe' et les 'compléments de phrase' [le sujet restant en dehors de ces deux groupes de membres de phrase], ou, plus tard, les 'actants' [parmi lesquels le sujet fut rangé pour ainsi dire d'office] et les 'circonstants'. Se substitua provisoirement à cette dyade, comme il a été montré le 25 avril 1986 dans la leçon inaugurale, la monade d'une phrase 'articulée' dont les *Satzglieder* entretenaient avec le verbe diverses relations conditionnées par le profil de valence du verbe, lequel permettait de classer les fonctions grammaticales, verbe par verbe, selon que la saturation en était impérieuse, permise ou exclue. Néanmoins, ces différentes tentatives d'instaurer un niveau d'analyse supérieur à celui des syntagmes ne favorisaient guère la réminiscence des fonctions cognitives de la perception, de la conception et de l'assertion de leur convenance telles qu'elles correspondent au thème, au rhème et au phème.

Certes, la syntaxe allemande aurait pu — dû ? — faire douter du bien-fondé, voire de la simple identité de la 'proposition' et de celle de ses 'membres'. Mais la construction de la subordonnée allemande ainsi que l'ouverture de la principale allemande furent longtemps et imperturbablement interprétées 'à la française', plus exactement selon les postulats *alamodistes* politiquement corrects du dix-huitième siècle et dont le « rejet » et l'« inversion », inlassablement dénoncés par Jean Fourquet, sont les plus visibles parmi les buttes-témoins. Au lieu de protester contre de prétendus illogismes de construction, les défenseurs de l'allemand

prétendirent y déceler l’empreinte du génie. Le *Sturm und Drang* confirmait ainsi les préjugés de l’*Aufklärung* au lieu de les défaire : « *Vous dites que notre langue n’obéit pas à la Raison ? Bien sûr que non, et c’est même là le secret de son commerce immédiat avec la Nature !* »

La terminologie est rarement innocente. Parler de ‘propositions indépendantes’ et distinguer des ‘propositions coordonnées’ et des ‘propositions subordonnées’, c’est forcément postuler une notion générique de ‘proposition’ dont l’application — on l’a souvent répété, mais manifestement pas encore assez — conduit à installer une ‘proposition’ fictive : la trop fameuse ‘proposition principale’. Pourquoi ce clou n’a-t-il pas chassé l’autre ? Parce qu’il était tordu. En effet, réduire les *Gliedsätze* à des *Satzglieder* était certes séduisant, mais doublait l’équivoque. Le vocabulaire favorisant les classifications spontanées, qu’elles l’aient au demeurant inspiré ou non, on peut voir dans la récente apparition de la *Subjunktion* une tentative d’introduire de la cohérence dans la nomenclature : alors que le français connaît les ‘propositions subordonnées’ et les ‘conjonctions de subordination’, l’allemand parle de <Unter>*ordnung* et de <Neben>*sätze*. Or s’associe à ce ‘neben’ plus facilement <co-> que <sub->, d’où l’introduction de la paire *Subjunktion-Subjunktior*, qui allait encore renforcer hélas l’impression fallacieuse de cohérence, sans compter que le cortège des ‘<con>jonctions de <sub>ordination’ continuait d’être mené par la « conjonction par excellence » [sic], l’usurpateur *dass*. Que dans *Gliedsatz* et *Satzglied*, le composant /satz/ ne soit pas à prendre dans la même acception selon qu’il est le *determinatum* ou le *determinans* est pour le moins gênant, même si cela évite de placer au même « niveau » *Hauptsatz* et *Nebensatz*. Dans d’autres domaines, les représentations spatiales semblent négligeables : les « sous-produits » de la pêche (*Neben-*, plus rarement *Beiprodukte*) ont été récemment reconvertis en « co-produits » sans affecter autrement leurs signifiés. La terminologie grammaticale est-elle vraiment indifférente aux connotations ? On peut en douter tout en appréciant l’ironie de Méphistophélès :

*Mit Worten lässt sich herrlich streiten,
Mit Worten ein System bereiten,
An Worte lässt sich trefflich glauben,
Von einem Wort lässt sich kein Jota rauben.*

En tout état de cause, la prudence recommande de ne pas multiplier les acceptions techniques du terme grammatical ‘proposition’ et partant de ne pas postuler quelque proposition générique dont la *proposition principale d’une part et les propositions coordonnées et les proposition subordonnées d’autre part seraient des espèces. Le sens retenu ici, à savoir l’expression du jugement dans la Parole, indépendamment des Langues, fonde pour ainsi dire — *a posteriori* certes, mais néanmoins — la traduction sur le rapport de l’Acte unique de la pensée et des Puissances multiples des systèmes particuliers ; le sens des mots ‘*propos*’ et ‘*proposer*’ n’en est d’ailleurs pas éloigné.

L'apport spécifique du thème à la proposition vraie

La désignation de « ce de quoi » il est dit quelque chose dans cette proposition-là est selon Platon l'office du Nom ou de son 'lieutenant' de circonstance. Entendu dans ce sens, le Nom [ὄνομα] n'est pas l'espèce grammaticale du nom [*nomen*] qui figure, avec le verbe, l'adjectif et quelques autres, parmi les *parties du discours* appelées parfois 'classes de mots'. A cet égard, il convient de ne pas abrégier les titres doublement symétriques de *nomen substantivum* et de *nomen adiectivum* ainsi que de *pro{nomen substantivum}* et de *pro{nomen adiectivum}*, à moins de distinguer 'substantif' et 'adjectif', mais en aucun cas 'nom' et 'adjectif'. Bien sûr, les expressions de « groupe nominal » et de « nom propre complexe » ainsi que les précautions définitoires d'usage ont écarté les ambiguïtés liées au jeu du Nom et du nom. On pense savoir de quoi l'on parle, mais sait-on toujours ce que l'on dit ? Les instruments de la dénotation comportent facilement des connotations qui ne sont innocentes qu'en principe.

Si le Nom était pour Platon une propriété des êtres, comparable à leur poids ou à leur âge, c'est qu'il estime qu'en définitive, malgré les pièges et les peines, les êtres peuvent être connus en eux-mêmes, reconnus, appelés par leur Nom. Dans ce sens, le Nom est bien un nom ou plus généralement un groupe nominal propre, non seulement « *die Dardanellen* », mais « *die nach der Stadt Dardanos benannte Meerenge zwischen Marmara- und Ägäischem Meer* » ou « *der in der Antike und im Mittelalter Hellespont benannte Ort, der zugleich Landbrücke zwischen Europa und Asien und Seeverbindung zwischen Ägäis und Schwarzem Meer war und über den 480 v.Chr. das Heer Xerxes' auf einer Schiffbrücke setzte* ».

Sachant que « *bald nach seinem, übrigens nicht unumstrittenen Regierungsantritt Xerxes die von seinem Vater begonnenen Rüstungsvorbereitungen gegen Griechenland bekanntlich wieder aufnahm* », le grammairien en quête du Nom se satisfera-t-il d'isoler /Xerxès/, promu thème-Sujet, soit Khshayarsha I^{er}, fils de Darios I^{er} et père d'Artaxerxès I^{er}, quitte à lui associer, bien sûr au prétérit, une sorte de prédicat-Reste, à savoir /réactiver dès les années 480 la préparation de la conquête de la Grèce par les Achéménides/, en admettant que le lecteur disposât de quelques repères d'histoire et de géographie tels que le percement du canal de l'isthme du mont Athos, la résistance de Léonidas aux Thermopyles, les deux destructions d'Athènes, la ruse de Thémistocle à Salamine et le premier marathon, les fastes de Persépolis ainsi que la révolution de palais au cours de laquelle le capitaine de ses gardes du corps, Artapanus, assassina le monarque ?

Ou bien saisira-t-il que le rhème — qui n'est pas autre chose que le 'prédicat', néologisme technique par lequel *praedicatum* devait rendre en latin cette acception du grec ῥῆμα — est purement et simplement /wieder[]auf[]nehmen/, 'poursuivre après interruption', 'reprendre' (qu'il s'agisse au demeurant de course aux armements, d'études, de politique inflationniste ou de quelque autre variable-argument) ?

En effet, dans la phrase considérée, le thème (statutaire) n'est pas réduit au sujet (casuel). En soi, l'indépendance de ces deux ordres de données, hélas longtemps, voire généralement, méconnue, autorise l'emploi rhématique du sujet, p. ex. dans « [weil] in sämtlichen Perserkriegen in beiden Lagern offenbar keine Rüstungsausgabe zu teuer war » ou « ne manquait à notre armée en 1939 pas un bouton de guêtre ». Si les auteurs d'exercices d'analyse évitent de tels exemples, ce n'est pas l'effet de quelque scrupule ou conscience patriotique, mais celui du pressentiment du grotesque du 'grammaticalement correct' qui ferait dire que ce dont cette phrase dit quelque chose, serait, au choix, <un bouton de guêtre> ou <pas un bouton de guêtre> !

Dans la phrase considérée, 'Xerxes' (associé au morphème de personne dans 'nahm') fait bien partie du thème. Celui-ci comprend les trois coordonnées (données logiquement parataxiques et grammaticalement commutatives) suivantes :

— une indication temporelle associée au morphème de temps amalgamé dans *nahm*,

— le 'sujet' évoqué plus haut, et auquel est associée, outre la marque personnelle du verbe, la forme diacritique du possessif *seine* dans les deux autres données thématiques,

— un objet (auquel dans d'autres systèmes morphosyntaxiques pourrait être associé un morphème verbal, mais qui, dans le cas de l'allemand, sature simplement la relation 'accusative') qui comprend une <participiale> passive susceptible elle-même d'analyse casuelle.

On aura noté au passage le changement de voix du fils au père. Rien n'interdirait de dire que cette stratégie fut imaginée par le père et développée par le fils, ou que le père et le fils poursuivirent la même stratégie, ou encore que la stratégie reprise par Xerxès dès son accession au pouvoir avait déjà été appliquée par son père, voire que la consolidation de son pouvoir permit au fils de développer la stratégie conçue par son père. A cet égard, les *fonctions casuelles* paraissent pour le moins secondaires. Il n'en va pas de même des *fonctions statutaires*. En effet, la diathèse et les changements de rôle comparables ne sont recevables que lorsque les modifications ne concernent que le casuel, p. ex., au sein du thème, le sujet et l'objet, tel complément de circonstance et le sujet, l'objet et le complément de circonstance ; lorsque seul le sujet — ou l'objet — appartient au thème, la diathèse affecterait le statutaire, et il tombe sous le sens que, fût-ce pour des raisons d'élégance, *horresco referens*, on ne saurait convertir ni une <chose> en <idée> ni une <idée> en <chose>, si l'on veut bien pour la circonstance confier à ces mots des charges *statutaires*, à <chose> le thématique, désignatif, existentiel, perçu, et à <idée> le rhématique, significatif, abstrait, conçu. Cette remarque s'entend de toute évidence au second degré, car le jugement peut porter sur des notions et des représentations et faire ainsi flèche, et même pluie de flèches, de tout bois. La mise en évidence de l'articulation *statutaire* a demandé plusieurs

décennies d'efforts. Son intégration dans la grammaire générale conduit à présent à clarifier ses rapports avec l'articulation *casuelle*. Les deux vidéos réalisées en 94/95 et en 97/98 illustraient la première le *statutaire*, la seconde le *casuel*. C'est à leur rapprochement, pour ne pas dire à leur synthèse, que doit œuvrer le cédérom mis en chantier chez Videoscop en automne 98.

En quoi le faisceau des coordonnées exerce-t-il une fonction « *méréologique* », selon une expression empruntée au philosophe polonais Stanislaw Lesniewski, si soucieux de réduire des antinomies logiques à de simples paradoxes ? En réunissant des données, on découpe une portion du réel. Trois coups de ciseaux pour un triangle, cinq pour un pentagone ? L'image ne serait pas mauvaise si elle s'appliquait aussi à la donnée thématique unique, pour ne pas dire simple, celle non du 'sujet', mais du 'temps', car s'il y a bien des thèmes sans 'sujet', il n'y en a pas sans 'temps', p. ex. « *damals philosophierten keineswegs alle Könige* », où l'information temporelle est répartie sur l'adverbe et la forme verbale, ou encore « *bewiesen wurde gar nichts* », où le seul morphème temporel fait l'affaire.

Dans la plupart des cas, la saisie désignative est complexe. L'adéquation du thème au réel y est à la fois subjective et objective, mais pas dans le même sens. Les artisans qui coupent des lanières de cuir (*Riemenschneider*) peuvent le faire mieux ou moins bien. De telle peau l'un ne tirera qu'une douzaine de belles ceintures, tandis que l'autre en tirera une bonne vingtaine d'aussi solides et belles. Ils auront tous les deux été parfaitement objectifs. Chacun aura vraiment découpé du cuir. L'un aura simplement eu la main plus heureuse. Quand les lanières découpées [ne] sont bonnes à *rien*, les coordonnées thématiques sélectionnées ne donneront pas *lieu* à des propositions intéressantes ou utiles.

Généralement, on a recours à des métaphores concrètes pour illustrer des considérations éloignées du sensible. Le complexe thématique invite à faire l'inverse et à comparer la découpe dans le vif à des opérations du calcul des ensembles.

Soit l'imminente mise en examen de cette surexploitation des fonds de pêche qui épuise les ressources naturelles, cet *overfishing* auquel le néologisme *surpêche* doit fournir un équivalent français plus heureux que l'allemand *Überfischung*, lequel est accentué comme *Über'raschung* et non comme *'Überordnung* mais qui veut renvoyer à *fischen*, *Fischer* et *Fischerei* en dépit de la diversion suscitée par les acceptions reçues de *Fischung*, terme technique de la construction navale : « *mittlere Decksplanke, in deren sägeförmige Ausschnitte die gekrümmten Decksplanken münden* » et, par extension, indépendamment des notions de pont et de cale, « *runder, verstärkter Durchbruch durch das Deck für den Mast, für Pumpen o.ä.* » . Dans l'exposé des motifs de l'instruction, on imagine sans peine un rappel historique qui commencerait par « *Während die Hochsee im Mittelalter von der Fischerei ...* » ou, avec une affectation différente de deux des trois fonctions casuelles, « *Während die Fischerei im Mittelalter die Hochsee* » ... [+ la marque du passé présente dans l'amalgame greffé sur le verbe], pour désigner, en déli-

mitant une partie du Réel, <ce de quoi> sera asserté un rhème relatif à la 'surpêche'. Faudra-t-il alors comparer le résultat de cette désignation méréologique au <produit logique> ou à la <somme logique> ?

A première vue, les coordonnées thématiques permettent de ne retenir que ce qui est commun aux différents ensembles, « *Fischerei* », « *Mittelalter* » et « *Hochsee* », indications qui se laissent d'ailleurs — malgré la pesanteur de pareils thèmes 'compactés' — intégrer dans un seul Nom — et nom ! — (*mittelalterliche Hochseefischerei*). Le procédé courant est plus long et plus léger. Il associe des 'syntagmes' ou 'membres de phrase' *syntaxiques* qui répondent aux diverses 'catégories' *sémantiques*, canoniques ou non, p. ex. le temps, l'autonomie relative de subsistance, les lieux externe et interne, la manière, la quantité, la cause etc. Constitueraient alors le produit thématique les éléments communs à tous les ensembles (commutatifs) énumérés.

Mais la désignation ne porte précisément pas sur des concepts, du moins en tant que tels. L'évocation de chaque dimension n'est pas réductrice. Ce qui sera retenu gardera les traits d'une véritable somme : toute la pêche, puis la chasse ; tout le moyen âge, puis les autres époques ; toutes les mers, puis les lacs, les cours d'eau ; et puis et puis, subconsciemment, l'ensemble de ce que l'on croit savoir et qui fournit à toutes les coordonnées thématiques leurs tenants et aboutissants. Le thème associe ainsi l'intégration généreuse, qui caractérise la Somme logique, et la réduction sévère, qui caractérise le Produit logique.

Selon qu'on trouvera l'une ou l'autre de ces dénominations plus pertinente, on dira que cette référence globale est 'implicite' ou 'subconsciente'. Les besoins réels ou supposés de la communication conduisent fréquemment à l'explicitation, celle-ci étant soit intégrée au complexe des coordonnées thématiques soit ajoutée par le truchement d'une proposition spécifique, autonome (incise) ou greffée (apposition). L'étonnant n'est toutefois pas que l'on puisse ajuster encore et encore la découpe, mais que l'on puisse se passer de pareilles précisions dans la désignation sans s'inquiéter d'un accusé de réception. La transmission déictique des connaissances suppose en effet que ne soit pas regardée la main qui montre quelque chose, mais ce que la main montre, objets ou perspectives. L'analyse qui ne verrait rien au-delà de la main serait pour le moins insuffisante. Dans ce sens aussi, le discours est présent dans la proposition, le texte dans la phrase.

Faut-il en inférer que le découpage thématique du Réel n'a pratiquement aucune chance de saisie ? La tentation de l'admettre et de s'y résigner est incontestablement forte, tant la partialité des perceptions particulières et la transformation continuelle du savoir de référence s'imposent à ce qu'on pourrait appeler un 'examen de conscience cognitive'. Même si toute saisie méréologique n'utilisait que des déicteurs tels que ceci, « *das da* », l'équivoque menacerait encore : si « ceci n'est pas une pipe », l'on peut encore comprendre par 'ceci' non le dessin, mais l'objet, et se demander pourquoi l'objet représenté n'aurait que l'apparence d'une pipe, s'il lui manque par exemple le tuyau... D'autre part, il faudrait une

infinité de pro{noms propres}, même dans l'hypothèse où l'on disposerait d'autant d'espèces de déicteurs que de dimensions ou de catégories. Cependant, le taux de réussite de la saisie et de sa transmission se révèle à l'expérience assez impressionnant pour ne pas être attribué au hasard. Le Réel saisi par l'esprit peut aussi être saisi par la main et transformé par l'action. Ce constat modeste, mais irrécusable, donne à la notion d'objectivité non naïve ce label *critique* dont le grammairien-philosophe ne saurait se désintéresser. En effet, la désignation thématique n'est pas condamnée à l'illusion et à l'erreur. Certes, il n'est pas dans son pouvoir de connaître le secret des choses, leur Nom. ὄνομα peut cerner une portion de Réel suffisamment bien pour orienter convenablement le regard de celui à qui l'assertion sera 'proposée'. Le physicien-philosophe Carl Friedrich von Weizsäcker se souvient de cet aphorisme de Nils Bohr s'adressant au petit cercle de ses étudiants-docteurs avec qui il était en train de faire la vaisselle : « *Retenez-le bien : avec de l'eau sale et un chiffon sale, on obtient des verres propres !* » La métaphore de l'ivresse et du flacon ne dit pas autre chose. Ajoutons-en quelques autres : la chasse déictique ne se fait pas aux balles, mais au menu grain de plomb ; peu importe que le 'Walfisch', la baleine, ne soit pas un 'Fisch' ; inversement, il n'est pas indispensable de préciser que la 'Mondsichel' de la dernière phase n'est pas un <croissant>, mais un *<décroissant> ou que le <croissant au beurre> n'est précisément pas incurvé... Les extensions, transpositions et altérations du sens dues à ce *commercium mentis* de la signification attachée à la dénomination et de son usage méréologique sont certes accidentelles, prises individuellement, mais leur économie générale est essentielle au jeu subtil de la sémasiologie et de l'onomasiologie. Bref, le caractère approximatif de l'approche déictique ne détruit pas ce que les scolastiques appelaient une 'puissance obédientielle', mais contribue à préserver ses chances de saisie. Aussi bien n'était-il pas nécessaire de substituer à très grands frais *Stängel* (< *Stange*) à *Stengel* pour 'tige', d'introduire des variantes telles que *Schänke* et *Schenke* pour préserver des associations subjectives (*Ausschank* et *ausschenken*) ou de recommander des étymologies dites populaires telles que **Quäntchen*, œuf du coucou *quant-* pondu dans le nid de *quint-*, ou **Tollpatsch*, démagyarisé en douce. Pourquoi les échangistes ont-ils renoncé à rappeler que les *Eltern* sont plus 'âgés', *älter*, alors qu'ils n'ont pas hésité à rétablir le souvenir de la 'main leste' en substituant à *behende* la graphie archaïsante *behände* en dépit de locutions telles que *behenden Fußes*, 'd'un pied agile' ?

La finalité de l'exploitation méréologique des dénominations n'est pas de montrer ce que sont les choses, mais de quelles choses il est question. La désignation efficace fraie des voies d'accès au vrai. Si les significations utilisées à cette fin devaient être jugées autrement que comme référence déictique, il serait sans doute vain d'espérer poser quelque part une première pierre.

Les conditions rhématiques de la proposition vraie

Tandis que tout thème renvoie implicitement au savoir (inégalement) partagé, chaque rhème, y compris l'inédit, met en jeu le réseau sémantique tout entier. Il le fait au double titre du contenu et de la forme. D'une part, tout concept s'inscrit dans une condition. D'autre part, il s'y inscrit toujours selon une procédure hypotaxique. L'imbrication de ces deux aspects apparaît dès que l'on veut définir un concept, quel qu'il soit, ancien ou nouveau. Si Platon a choisi de définir dans le *Sophiste* (218b-221c), pour démontrer la marche en marchant, la <pêche à la ligne>, ce n'était pas seulement parce que cette activité résume symboliquement la profession du philosophe, mais parce que chacun, sachant ce que c'est, pourra juger de l'adéquation du concept explicité. Platon résume sa démarche en rappelant, dans l'ordre, toutes les étapes de sa division, soit, dans la traduction de Léon Robin :

L'Étranger : Alors, au sujet de la pêche à la ligne, nous nous sommes maintenant mis d'accord, non pas seulement sur le nom, mais nous avons mis comme il faut la main sur la notion qui se rapporte à ce qui en est l'acte propre. En effet de l'ensemble total de l'art, la moitié avait pour objet une acquisition ; de cette section acquisitive la moitié était une sorte de mainmise ; de la mainmise, la moitié concernait la pratique de la chasse ; puis la moitié de la pratique de la chasse, celle de la chasse aux êtres animés ; ensuite, la moitié de la chasse aux animaux était relative à la chasse de ceux qui vivent dans l'eau ; en descendant, la section de la chasse à ceux qui vivent dans l'eau était, dans son ensemble, la pêche ; la moitié de la pêche, celle qui se pratique à la frappe ; la moitié de cette dernière, celle qui se fait à l'hameçon ; enfin, la moitié de cette dernière, celle où il s'agit de frapper de bas en haut en tirant à soi, dénommée à l'image et en conséquence du procédé même qu'elle emploie, voilà ce en quête de quoi nous étions à présent et qui s'appelle la pêche à la ligne.

Théétète : Hé ! Oui, voilà bien ce qui a été mis en lumière d'une façon pleinement satisfaisante.

Si Platon s'était contenté d'un bout d'échelle, en descendant par exemple de /chasse/ à /pêche/ comme équivalent de /chasse aux animaux qui vivent dans l'eau/, l'Étranger d'Élée aurait fourni à Théétète le modèle d'une définition canonique aristotélicienne par le <genre> (proche) et la <différence> (spécifique). Mais il est, comme on dit curieusement, 'trop évident' que l'échelle sollicitée comporte plus que deux barreaux. Chacun des termes utilisés dans une définition doit [pouvoir] être défini à son tour, et ce par la même procédure, aussi longtemps que l'on peut trouver plus abstrait que lui. Ce que Platon a *mis en lumière* dans la 'métalogique' du *Sophiste*, c'est une structure conceptuelle complète. En face de cette <définition maximale>, Aristote n'éclaire que le détail local, d'ailleurs itératif, en décrivant le mécanisme de la <définition minimale>. A laquelle de ces deux identifications définitoires correspond donc le rhème d'une proposition,

parfois simple (*nehmen*), rarement réduit à deux termes (*aufnehmen*), jamais total (l'adjonction de *wieder* ne dit pas tout, très loin de là !)

Le rhème simple n'apparaît jamais dans son plus simple appareil. Il s'agit toujours d'un verbe 'conjugué' (*finites Verb*), pourvu de l'amalgame des morphèmes de temps (thématique), de mode (phématique) et de personne (thématique ou rhématique selon la fonction statutaire du sujet) ; peuvent s'y associer, dans d'autres systèmes, des morphèmes d'aspect ou un morphème d'objet. Par convention, on retiendra ici la forme de l'infinitif, p. ex. *nehmen*, mais tronquée de sa désinence : *nehm-*.

Dans le lexique, ce rhème simple, *nehm-*, s'oppose non à quelque *nicht-nehm-* sur une échelle platonicienne abstraite ou, si l'on préfère, élaguée, simple, opérative. La syntaxe permet certes de dire « *prendre ou ne pas prendre* », comme « *ouverte ou fermée* », mais la richesse du vocabulaire présente un foisonnement étranger à cette dialectique du *sic aut non*. On y trouve des synonymes tels que *raub-* et *stehl-*, des antonymes tels que *schenk-* ou plus généralement *geb-*. A leur niveau, *geb-* et *nehm-* sont sans doute des 'prototypes' langagiers, mais ils ne bloquent pas l'ascension épistémique. Leur comparabilité sémantique est d'ailleurs attestée par des énoncés tels que « *geben ist seliger denn nehmen* » ou par des paires telles que « *Arbeitgeber und -nehmer* ». Qui oserait reprocher au préparateur de sèmes d'isoler sous le titre encore lointain du '*faire*' — opposé à son niveau à '*agir*' — le processus qui aboutit à un 'changement de propriétaire' ? Tous les portraits de boxeurs comparent les capacités à encaisser et à 'frapper', et les traducteurs savent que de passer de 'prendre' à 'donner' évite souvent la pesanteur d'autres mécanismes diathétiques. Bref, n'en déplaise aux amateurs des <mille primitifs>, *nehm-* ne fonde pas vraiment une 'catégorie' : ce n'est pas un 'prédicament' ; il appelle, ou du moins tolère, des <hyperconcepts>.

En amont du rhème particulier *nehm-* se dessine ainsi un réseau conceptuel qui occupe — évalué par rapport au modèle de la pêche à la ligne — un bon quart du dispositif. Toutefois, avant d'examiner l'aval du réseau hypotaxique, il convient de rappeler que *nehm-* peut lui-même être subordonné — par le truchement des morphèmes de l'infinitif ou des participes, à *hab-*, *werd-*, *woll-*, *könn-* etc., sous la régie desquels il remplira les fonctions tantôt d'objet et tantôt d'attribut, voire de sujet. L'axe syntagmatique ne se néglige pas impunément, surtout si l'on examine la nature des termes de la famille à laquelle appartient '*aufnehmen*' : en dépit d'une certaine grammaticalisation, ce ne sont pas vraiment des <mots>, mais plutôt des expressions — locutions, constructions, syntagmes — dont les éléments continuent d'exercer une fonction propre. La distinction classique, ou du moins ancienne, entre les « prédicaments » et les « prédicables », qu'un mauvais usage avait usée, eût permis de rappeler que <déterminer> et <indiquer le lieu, la manière, l'agent etc.> loin de s'exclure réciproquement, se supposent mutuellement.

A cet égard, le témoignage de Kant est décisif, dût-il manquer de sérénité dans le choix des mots. S'agissant de la *Table des Catégories* dans l'*Analytique des*

concepts de la *Critique de la Raison pure*, Kant explique la correspondance entre les quatre titres et les trois moments de cette Table avec ceux de la Table censée présenter commodément les modes d'exercice de la fonction de la pensée dans le jugement, abstraction faite de tout le contenu d'un jugement en général au profit de la considération exclusive de la simple forme de l'entendement : « *de cette manière, il y a exactement autant de concepts purs de l'entendement qui s'appliquent a priori aux objets de l'intuition en général qu'il y avait de fonctions logiques dans tous les jugements possibles dans la table précédente ; car ces fonctions épuisent complètement l'entendement et en mesurent totalement le pouvoir* ». Les passages suivants, cités dans la traduction publiée en 1944 par les Presses Universitaires de France, mettent en évidence, plus encore que des divergences disons subjectives entre les Réponses avancées par des systèmes différents, l'objectivité irrécusable des difficultés que résume la Question commune des rapports entre percepts [thématiques] et concepts [rhématiques] :

« *Cette division [en quatre titres à trois moments] est tirée systématiquement d'un principe commun, à savoir du pouvoir de juger (qui est la même chose que le pouvoir de penser) ; elle ne provient pas, à la façon d'une rapsodie, d'une recherche, entreprise au petit bonheur, de concepts purs, dont l'énumération ne peut jamais être certaine, puisqu'elle n'est conclue que par induction sans que jamais on pense à se demander, en agissant ainsi, pourquoi ce sont précisément ces concepts et non pas d'autres qui sont inhérents à l'entendement pur. C'était un dessein digne d'un esprit aussi pénétré qu'Aristote que celui de chercher ces concepts fondamentaux. Mais, comme il ne suivait aucun principe, il les recueillit avec précipitation comme ils se présentèrent à lui et en rassembla d'abord dix qu'il appela catégories (prédicaments). Dans la suite, il crut encore en avoir trouvé cinq autres sous le nom de post-prédicaments. Sa table n'en resta pas moins défectueuse. [...]*

Étant les vrais concepts primitifs de l'entendement pur, les catégories ont par là même leurs concepts dérivés également purs. [...]

Qu'il me soit permis de nommer ces concepts purs, mais dérivés, de l'entendement les prédicables de l'entendement pur (par opposition aux prédicaments). Dès qu'on a les concepts originaires et primitifs, il est facile d'y ajouter les concepts dérivés et subalternes et de dessiner entièrement l'arbre généalogique de l'entendement pur. [...]

Il ressort pourtant clairement du peu que je viens de dire qu'il est non seulement possible, mais encore facile de faire un vocabulaire complet de ces concepts avec tous les éclaircissements désirables. Maintenant les cases existent : il n'y a plus qu'à les remplir, et, dans une topique systématique, comme la présente, il n'est pas difficile de reconnaître la place qui convient en propre à chaque concept et de remarquer en même temps les places qui sont encore vides. [...]

Comment se fait-il que l'hypothèse ne fut même pas envisagée que ces post-prédicaments n'étaient ni reste ni regain, mais combinaison — ainsi l'antériorité,

la simultanéité et la postériorité croisent Temporalité et Relation — et qu'on pouvait distinguer ainsi, *mutatis mutandis*, Simples et Dérivés ? Pourquoi la nature opérative des anciens 'prédicables' n'avait-elle pas retenu l'attention, alors que la théorie en avait été faite justement pour agencer d'une part le contenu propre des concepts, indépendant de tout usage dans la proposition, et d'autre part leurs fonctions relatives ? Les grammairiens ne semblent pas s'en être souciés davantage que le philosophe, sinon ils n'auraient pas professé que tel syntagme, p. ex. *im Mittelpunkt, im Himmel, im Irrtum, im Schatten, im Glück*, ne saurait à la fois apporter un complément d'information sur quelque lieu réel ou métaphorique et exercer la fonction d'attribut du sujet ou de l'objet, alors qu'au contraire, il n'existe aucun attribut vidé de signification : pas de prédicable hors prédicament ! Les quatre (ou cinq) prédicables étaient des sortes de titres d'attribution : 'rouge' ne relève pas de prédicaments différents lorsque cette couleur est identifiée, qu'elle soit identifiée, par exemple dans la signalisation routière, comme un attribut essentiel ou comme un attribut accidentel, voire, en cas de panne de courant, comme un signal absent. Pourvoir d'une affectation nouvelle un terme technique, ce n'est évidemment pas vouloir radier sa signification sans investir beaucoup d'énergie dans une entreprise hasardeuse, mais réutiliser des pierres d'un édifice manifestement, ou apparemment, tombé en ruine. Il ne faut pas être chartiste chevronné pour se douter que la philosophie, même, voire surtout la grande, trouve autant de profit que de charme à pratiquer l'art du palimpseste, notamment dans la zone de la pensée primordiale de la table rase *a posteriori* ou des cases *a priori* vides prêtes au remplissage.

A surgi récemment une critique originale, proprement linguistique, des Catégories prédicamentales aristotéliennes. La classification ancienne serait tributaire de la liste des adverbess interrogatifs, et de ce fait ni librement empirique ni vraiment transcendantale. La panoplie des adverbess interrogatifs n'étant pas la même dans toutes les langues, il devient hasardeux d'accepter la prétention universaliste de la liste grecque. Si cette liste était vraiment arrêtée, à sept, dix ou douze, son exploitation épistémique perdrait en effet beaucoup de son intérêt. Or le nombre flottant de ces catégories peut s'interpréter comme une précaution instinctive ; en effet, il ne s'agit pas d'un dénombrement complet des applications, mais d'un principe souverainement empirique carrément *pragmatique*. Aussi longtemps que l'on peut enchaîner des questions sans changer de registre et de dimension, comme le font les enfants avec leurs litanies de « *pourquoi* », on demeure dans une même catégorie. Si l'on postulait que, dans certains domaines, le Temps et l'Espace ne sont pas des dimensions différentes, on n'aurait pas démontré la vanité du principe, mais mis en évidence une nouvelle difficulté de sa mise en œuvre, comparable à celle qu'introduisit il y a quatre siècles une notion d'espace qui, en transcendant les notions de 'lieu' et de 'position', déniait à celles-ci le statut de prédicament (sans leur avoir, semble-t-il, octroyé en compensation le statut de postprédicament). Est-ce vraiment de la récupération que d'estimer que le contenu sémantique des interrogations ultimes peut varier

sans affecter le comportement définitoire, lequel consiste à gravir les échelons de l'abstraction jusqu'à trouver de quoi accrocher solidement l'échelle de corde ? Si l'on parle plus couramment de construire un système sur des fondations que de le suspendre à un portique, il ne s'agit dans les deux cas que de métaphores. L'élévation d'une pensée s'oppose-t-elle vraiment à sa profondeur ?

La définition par la présence d'un trait supplémentaire unique est souvent traitée de vieille lune par d'excellents analystes du vocabulaire qui estiment que la simple paire de notions demeure l'exception (*Ding, Unding* ?) et qui font observer qu'il faut souvent imaginer le terme opposé (p. ex. à *Amnesie*) ou confronter des oppositions originales (*moralisch* vs. *amoralisch & immoralisch*). Il est bien certain que les couleurs des roses se laissent classer au même niveau : le blanc, le rouge, ..., et, justement le rose. Le procédé qui incite à distinguer successivement le rose et le non-rose, puis, dans le non-rose, le rouge et le non-rouge, puis, dans celui-ci, le blanc et le non-blanc, etc. est un artifice du descripteur, lequel pourrait évidemment trouver plus avantageux de classer les couleurs autrement, notamment en commençant par distinguer le blanc et le non-blanc. On se souvient à ce propos de la fameuse question du noir. Le noir est-il une couleur ? — Non, répond le physicien ! — Que si, rétorque le peintre ! Ce qui importe ici, c'est que la Division n'est pas le reflet de la Nature, mais le rayon de la Culture, si l'on veut bien admettre que ces deux termes évoquent mieux la réalité que ne le feraient ceux d'Objet et de Sujet et surtout, d'Objectif et de Subjectif.

L'économie des rapports entre le langage et la pensée est infiniment plus subtile et plus complexe qu'un système de relations élémentaires biunivoques. Elle n'en est pas moins ordonnée. La mise en jeu maîtrisée de ses capacités d'invention, d'adaptation et de correction ferait plutôt songer à un 'organisme' qu'à un 'mécanisme'. Naguère, cette comparaison eût été taxée de romantisme, mais qui osera demain dire que le cerveau n'est qu'une simple *machine* simple ? Dès aujourd'hui, il paraît peu avisé de dénoncer dans la *définition* de l'Espèce par le Genre et la Différence une description fixiste utopique, car il s'agit d'un schéma qui répond à deux exigences majeures, au demeurant très difficiles à concilier. D'une part, il faut ne pas tolérer d'intermédiaire entre les deux concepts les plus rapprochés sur l'échelle de l'abstraction. D'autre part, il faut bien trouver un moyen qui permette d'identifier des concepts contigus, *Ober-* et *Unterbegriff*. Un 'moyen' qui ne soit pas un 'intermédiaire' ? Deux raisons permettent de dire que ce n'est pas un jeu de mots ou d'esprit. En premier lieu, le recours au moyen ne relève pas de la lecture directe, mais d'une procédure qui mérite d'être appelée 'pragmatique' dans la mesure où elle engage l'acte de juger : X est Z, tandis qu'Y n'est pas Z. En second lieu, le Z — trait que ne possède pas Y, mais que possède X — est nécessairement prélevé dans une autre catégorie, tandis que Y et X, et leur genre commun, G, doivent appartenir à la même catégorie.

Si ces catégories, les 'prédicaments', sont représentées par les faces de la pyramide, et que, à un niveau quelconque, le genre proche G domine l'espèce E

de manière à permettre une identification pas simplement nominale de celle-ci par l'évocation d'un trait Z qui lui serait essentiel, soit la différence D, il est nécessaire à la fois que G et E se situent sur la même face et que D soit prélevée sur une autre face, à quelque niveau que ce soit. Le trait Z doit [pouvoir] être défini par son propre genre, installé sur la même face que lui, et un trait prélevé sur une autre face, quelle qu'elle soit, et ce encore à un niveau quelconque. Etc., etc., etc., jusqu'au moment où, sur cette pyramide à degrés, ce qui serait encore plus haut n'appartiendrait plus à aucune face prédicamentale en particulier et ne permettrait donc plus de classer les êtres en les 'subdivisant' en *catégories*. Ce point ultime, 'transcendant', ne pourrait être 'divisible' qu'en apparence, dans le miroir de la réflexion. En réalité, Être, Un, Vrai, Bien et Beau seraient en eux-mêmes, ou, tant pis pour la grammaire, *serait en lui-même un, vrai, bon et beau*. Peu importe dans ces conditions, on en conviendra, le nombre des faces de cette pyramide, voire leur identité. L'essentiel était d'avoir un réseau sémantique à la fois ouvert et ordonné, solidement posé et définitivement indérochable, qui permette de classer des classeurs, mais aussi de pondérer les traits différenciateurs en propres et en accidentels. Pris à la lettre, ce schéma suscite plus que froncement de sourcils et grincement de dents, car il n'autorise le dénombrement complet ni des prédicaments (7, ..., 10, 12 ?) ni des prédicables (4 ou 5 ?). A la décharge de ses contempteurs, il faut reconnaître que la terminologie n'était pas heureuse qui engageait le mot /accident/ dans une ambiguïté fatale en l'utilisant comme un regroupement de *prédicaments* (tous, sauf le premier, la 'substance') et comme le *prédicable* le plus ténu, attribuable « ni à tous ni toujours ». Cet équivoque '*accident*' a-t-il incité Kant à réutiliser le mot '*prédicable*' pour dénommer les « concepts » qu'il considère comme « purs, mais dérivés », comme le maçon a coutume de réemployer — *wiederverwenden* ou *wieder verwenden* — des pierres taillées dans quelque édifice ancien, profane ou sacré, tombé en ruines ou simplement désaffecté ? L'essor ou, plus justement, la recrudescence des sciences *cognitives* devrait conduire à redécouvrir, pour ne pas dire à découvrir, les intuitions portantes d'une conception du réseau sémantique à la fois ouverte et ordonnée, ou, ce qui revient au même, pragmatique et structurée, et qui ne permettait pas d'opposer le divers de l'expérience et le pouvoir unificateur de l'abstraction.

Ni le grammairien ni le lexicologue n'étudient dans son ensemble le réseau conceptuel. Le premier analyse certains nœuds ainsi que la manière de nouer et de dénouer des bouts de fils ; le second examine les réseaux tissés par la nécessité et le hasard, mais sans se soucier des fonctions statutaires liées à leur actualisation. Pourquoi ce pluriel ? Pour tenir compte du changement diachronique ontogénique et phylogénique du réseau dans telle langue donnée et des différences synchroniques entre les réseaux liés — pour la lumière comme pour l'ombre — à des langues plus ou moins étrangères les unes aux autres.

Mais il y a toujours intérêt à connaître les tenants et les aboutissants. L'examen des déterminants possibles de *nehm-*, à commencer par ceux qui donnent lieu à

une ligature graphique, interdit de réduire l'hypotaxe à l'opération qui ajouterait un trait original simple à une somme de traits qui ne s'en verrait pas autrement affectée. L'étude fine des rhèmes montre que n'y règne pas la loi du rapport inverse de la compréhension et de l'extension. Si l'intégrité du déterminé n'est pas à l'abri des apports de ses déterminants, c'est que le calcul des traits réduits à des sèmes ($n + 1$) ne s'y applique pas. La division progressive par addition est en effet non seulement un schéma, mais une métaphore qu'il faudrait entendre davantage comme chimiste, voire comme neurophysiologiste, que comme mécanicien. En termes de synapses, l'organisation des complexes hypotaxiques dont le noyau est *nehm-* diffère de celle des complexes hypotaxiques correspondants dont le noyau est *geb-*. Commençons par les complexes fondus, à l'*Univerbierung* accomplie : [*sich*] *benehmen, begeben ; entnehmen ; [sich] übernehmen, übergeben ; unternehmen ; vernehmen, vergeben*. Les listes des déterminants dits « semi-préfixes séparables » ne sont pas moins intéressantes, surtout lorsqu'on examine les polysémies, p. ex. celles de *annehmen* (adopter pour de vrai, imaginer pour voir) ou de *aufgeben* (renoncer à une entreprise, donner à faire) : *abnehmen, abgeben ; annehmen, angeben ; aufnehmen, aufgeben ; ausnehmen, ausgeben ; durchnehmen, durchgeben, einnehmen, eingeben ; hernehmen, hergeben ; hinnehmen, hingeben ; nachnehmen, nachgeben ; vornehmen, vorgeben ; wegnehmen, weggeben ; zunehmen, zugeben ; zurücknehmen, zurückgeben*. Les divergences augmentent pour les autres types de combinaison, p. ex. *festnehmen, fortnehmen, fürliebnehmen, gefangennehmen, hochnehmen, hoppnehmen, hopsnehmen, vorliebnehmen, krummnehmen, leichtnehmen, wahrnehmen ; entgegennehmen ; heimnehmen, teilnehmen, überhandnehmen, wundernehmen ; achtgeben, anheimgeben, losgeben, weitergeben, wiedergeben, [sich] zufriedengeben*. La dissymétrie entre les 'familles' de *nehm-* et de *geb-* est moins déroutante que ne pourrait le laisser craindre une lexicologie psycho-mécanique : à *den Hut abnehmen* s'oppose directement non *den Hut aufgeben*, mais bien *den Hut aufsetzen*, tandis que *den Hut aufgeben*, loin d'être irrecevable, serait même ambigu : « renoncer à porter un chapeau » ou « faire suivre un chapeau par la poste » ?

Les séquences à deux accents — que l'on appelle d'ordinaire des 'mots composés' plutôt que des 'taxèmes élémentaires' ou des 'phrasèmes' — autorisent des déterminations supplémentaires. Les bouts de réseau évoqués par les rhèmes se réduisent d'ailleurs rarement à la plus simple expression du complexe-type, soit $n + 1$. Dans l'exemple examiné ici, « [...] Xerxes [...] PHÈME : wieder aufnahm », le déterminant */wieder/* détermine le groupe constitué <bc> de manière à fournir <a(bc)>. Cette articulation n'est pas automatique, comme le montre *auseinandernehmen*, <(ab)c> ! La réforme de l'orthographe provisoirement imposée pour un septennat probatoire supprime la notation diacritique de la différence entre 'reprendre son cours' et 'recommencer au début'. Ce renoncement paraît lié à l'idée que l'opposition sémantique serait toujours et partout, et partant 'proprement', simple, et qu'il n'y aurait aucune place pour un tiers concept entre (?) */wieder holen/* « aller quérir une seconde fois », et */wieder'holen/*, « répéter ».

Or il est devenu patent, et même cuisant, que l'absence de distinction entre <'wieder verwerten>, « se servir une nouvelle fois de quelque objet tel quel » et <'wiederverwerten>, « le recycler », est ruineuse pour le budget comme pour l'environnement. Les prosodèmes sont plus fins et plus attentifs que les commissions : agglutiné, *wieder* renvoie à autre chose qu'à un nouveau début : la reprise économique en est un bon exemple. La polyvalence de */wieder/* ne simplifie pas les choses : 'zurück' ou 'erneut' ?, avertissent les lexicographes avant de proposer *wiedererobern*, mais *wieder erkennen* ; *wieder beleben*, mais *wiederkommen* ; *wiederkäuen*, mais *wieder wählen*, *wieder vereinigen*, *wieder verwenden* et *wiederverwerten* et même *wieder sehen*, dans tous les sens du mot, malgré « *Auf Wiedersehen* ! » Il est indéniable qu'à cet endroit l'ajustement entre le monde dit extérieur et le langage ne dispense pas de penser, comme en témoigne la relation d'un fait divers dans un journal d'Aix-la-Chapelle, cité dans le *Hohlspiegel* du *Hamburger Montagsmagazin* (1998, n° 26) : « [...] *Eine Stunde später stellte eine Gruppe Autonomer mehrere Studentenbündler an der Krefelder Straße. Sie bewarfen sie mit Pflastersteinen. Gegen zwei von ihnen wurde Anzeige wegen Landfriedensbruch mit Nötigung erstattet. Am Sonntag vormittag prallten die Fronten am Alten Kurhaus erneut aufeinander — allerdings wiederum nur verbal.* »

La première des 'valences' cataloguées de *nehm-* est à peu près partout l'objet, accompagné d'un autre <membre de phrase>, lequel figure à un cas qu'on continue d'appeler le 'datif', comme pour *geb-*, au lieu de l'appeler 'privatif'. Ces valences « casuelles » peuvent être certes saturées par des compléments rhématiques, et dans ce cas il s'agit statutairement de déterminants, mais elles peuvent également être saturées par des coordonnées thématiques ; dans les deux cas, il s'agit certes d'objets, mais c'est là une notion casuelle, indépendante de la fonction statutaire. L'objet thématique prend place avant le phème, l'objet rhématique après. Dans *Xerxes hat die väterlichen Rüstungsvorbereitungen bald wieder aufgenommen*, l'objet est évidemment thématique. Il ne le serait sans doute pas dans un *para bellum* simplement dissuasif, ou général. L'intégration (rhématique) d'un objet (notionnel) dans un complexe (conceptuel) est aussi courante en français qu'en allemand, p. ex. dans *prendre des mesures, des précautions* ; *prendre de l'assurance, des gants* ; *prendre l'air, la route, la température* ; *prendre froid, patience, peur, pied* ; etc. La ligne de démarcation entre la désignation (thématique) et la signification (rhématique) est parfois bien tenue : sur la chaussée logique, cette ligne n'est pas tracée en continu, mais en pointillé. Parmi les recommandations adressées par l'Université de Marburg aux visiteurs de son Jardin botanique, on lit « *NICHT die Enten füttern!* ». La construction « *die Enten NICHT füttern* » renverrait à tels canards, voire à tous, auxquels on ne doit pas donner de nourriture, tandis que l'interdiction intégrée correspond bien à l'envie globale des enfants : aller au zoo pour donner-à-manger-aux-canards !

L'accomplissement phématique de la proposition vraie

Viser juste [bien situer à l'aide des coordonnées thématiques] avec de bonnes cartouches [avec la dispersion rhématique requise] n'est pas tout : la main peut trembler, la gâchette peut être bloquée. On dit bien que telle personne, pourtant peu instruite, ne manque pas de jugement, qu'elle a le jugement droit, la tête bien faite. La mésinterprétation radicale de la 'copule' avait fait perdre de vue ce qui, dans l'assertion, relève directement du jugement : l'acte de juger consiste à proposer tel ou tel degré de convenance de la signification rhématique à la portion de réalité délimitée par les coordonnées rhématiques. Le phème est indispensable à la proposition. Sa complexité et sa subtilité sont étonnantes. Hegel intriguait son auditoire berlinois en estimant que le dialecte souabe se prêtait particulièrement bien à la philosophie en raison des nuances infinies, infinitésimales, de ses inflexions. Sans vouloir consacrer quelque **Jein* entre le *Ja* et le *Nein*, et sans oublier que la triade des modalités logiques *notwendig*, *möglich* et *unmöglich* se 'redualise' aisément : <oui/non possible que oui/non> et <oui/non nécessaire que oui/non> se correspondant parfaitement, de sorte que <non possible que non> valant <nécessaire que oui> et <non nécessaire que oui> posant que <possible que oui ou non>, on devine la richesse des nuances phématiques dès que l'on examine la vocabulaire de la modalité épistémique : les degrés de probabilité ne se réduisent pas à des indices chiffrés. L'invocation de critères sociopsychologiques ainsi que l'engagement d'émotions et de passions telles que la crainte d'une catastrophe ou l'espoir d'un gain ne sont pas étrangers à bien des décisions phématiques précipitées.

Saisir, découper, 'désigner' convenablement n'est pas facile ; prélever sur un réseau bien contrôlé un secteur 'significatif' ne l'est pas davantage. S'il fallait remplir ces deux conditions au demeurant totalement hétérogènes, on ne parviendrait presque jamais au stade où la cause serait suffisamment instruite pour que puisse tomber un verdict sans appel. Or non seulement l'appel, plus ou moins suspensif, n'est pas interdit, mais le phème peut tenir compte des insuffisances du thème ou du rhème sans arrêter pour autant la réflexion. C'est l'un des rôles de l'hypothèse qu'exprime justement le morphème modal installé sur le verbe, savoir le *conditionnel*, qui permet de raisonner et de calculer pour voir, quitte à conclure que telle hypothèse est carrément à rejeter, ce qui se fera à l'*indicatif*.

2. La grammaire du faux

La grammaire du faux est la réplique exacte de celle du vrai. L'erreur comme le mensonge ne se conçoivent et ne se définissent que par rapport au vrai : croire que quelque chose est vrai qui est faux ou inversement, et faire croire quelque chose que l'on tient pour faux. Ce rapport à la vérité est indépendant de la question de savoir si on ne se trompe pas au départ. Il ne serait même pas affecté par le doute radical. Ces lapalissades philosophiques ne cessent pas d'avoir des incidences proprement grammaticales. Un traité des Topiques du faux examinerait

ainsi, sans craindre la pénurie des exemples, les langues de bois ou de velours des appareils de propagande (idéologique) et de la publicité (mensongère).

La désignation approximative induit non moins en erreur que l'adjonction de traits supplémentaires, de citations tronquées et de références imaginaires. Qui ne sait pas que certains régimes censurent les encyclopédies ? Mais qui connaît les mécanismes de l'autocensure préventive de la presse ? Et quelle succursale du bureau *Veritas* veillera demain à l'honnêteté des bases de données, lorsque leur contrôle exigerait des délais incompatibles avec l'action ?

Rien ne définit mieux les modes et les générations que leurs pseudo-évidences fondatrices et leur manière de soustraire certaines catégories à la critique. Le réseau des rhèmes subit paradoxalement la double menace de la sclérose et de l'évanescence. Le recours à des notions savantes facilite la déstabilisation dans la mesure où il coupe des fils sans permettre d'en renouer d'autres, laissant flotter entre deux eaux des lambeaux de filets.

Enfin, tous les *offensichtlich* et les *bekanntlich* du faussaire et ces *leider* qui sont censés renchérir la véracité, non moins que, dans la rhétorique télévisuelle, les moindres inflexions et les esquisses de grimaces censées garantir, avec le choix des mots, le 'politiquement correct' ou du moins les places, montrent à quel point le phème peut servir le faux, autant en niant la bonne convenance du rhème au thème qu'en suggérant leur mauvaise convenance.

L'éthologie enseigne qu'une partie importante de la communication animale n'est que ruse et simulation, leurre et tromperie, tant chez le prédateur que chez la proie. L'homme n'est pas qu'un animal, certes, mais ce qu'il paraît avoir en propre, c'est la capacité de réfléchir jusqu'à déduire — ou à induire ? — de la grammaire du faux la grammaire du vrai.

Nota bene

L'orthographe fit l'objet de maintes remarques, dont trois sont consignées ici à la veille du « septennat probatoire » de ladite réforme devant commencer le 1^{er} août 1998 aux termes de la « déclaration d'intentions » promulguée à Vienne le 1^{er} juillet 1996 et signée par dix représentants de huit pays, à savoir l'Allemagne, l'Autriche, la Belgique, la Confédération Helvétique, la Hongrie, l'Italie (province autonome de Bolzano), la Principauté du Liechtenstein et la Roumanie, la différence entre le nombre des signataires et celui des pays engagés ou du moins concernés, en tout ou en partie, par le changement de l'orthographe tenant à la diversité des compétences constitutionnelles en la matière, aucune « Académie de la Germanophonie » ne pouvant garantir ou favoriser dans ce domaine un consensus raisonnablement raisonné.

1. La coupure, en fin de ligne, après une syllabe constituée d'une voyelle isolée, p. ex. *A/lamodismus*, ne paraît pas très judicieuse, tant est grand le risque de n'avoir à l'effectuer que dans les composés, p. ex. *alla/bendlich* ou *Handelsu/niversität*.

2. L'abandon paraît fort désavantageux du marquage de la fonction d'attribut de l'objet par une ligature graphématique, tant ces oppositions sont importantes : p. ex. *leichtfinden* (facile) vs. *leicht finden* (facilement), de même : *festhalten* vs. *fest halten* etc.

3. Le relâchement de la ponctuation dessert tellement la '*Kalkülfähigkeit*' de l'allemand qu'il n'est pas besoin d'être grand prophète pour considérer que les mauvaises réformes de la virgule ne chasseront plus très longtemps les bonnes.

Notice bibliographique de 1986 à 1998*

Chaire de Grammaire et de pensée allemandes : Leçon inaugurale faite le Vendredi 25 avril 1986, Collège de France, 1986, 55 p.

« Fabelhaft fabuliert ? : Eine einstweilige Verfügung », *Fremdsprachen lernen mit Medien : « Festschrift für Helm von Faber zum 70. Geburtstag »*, München, Max Hueber, 1986, pp. 238-248.

« Du signifié sans signifiant ? », *Revue d'esthétique, La traduction*, n° 12 (nouvelle série), Toulouse, Privat, 1986, pp. 55-61.

« L'autre et le faux, alliés ou usurpateurs du 'Néant' ? », *La Négation — Études contrastives*, Travaux du Crelic, Publications de la Sorbonne-Nouvelle Paris III, 1986, pp. 81-95.

« Zum Begriff des 'Prädikats' », *Maschinelle Übersetzung : Methoden und Werkzeuge*, Tübingen, Max Niemeyer, 1987, pp. 101-111.

« Aus was sich doch nicht alles <Zeiten> komponieren lassen », *Althochdeutsch*, vol. I *Grammatik. Glossen und Texte*, Rolf BERGMANN, Heinrich TIEFENBACH, Lothar VOETZ (Éds), Heidelberg, Carl Winter-Universitätsverlag, 1987, pp. [222]-238.

« Die pragmatische Sanktion », in Lutz GÖTZE (Éds), *Deutsch als Fremdsprache : Situation eines Faches*, Schriften zur Deutschdidaktik, Dürr, Bonn — Bad Godesberg, 1987, pp. 125-143.

« Quaestio disputanda : l'éphémère assertion », *Études de linguistique générale et de linguistique latine offertes en hommage à Guy Serbat*, Préface de Pierre Grimal, Paris, Bibliothèque de l'Information grammaticale, 1987, pp. [239]-252.

« C'est à quel sujet ? », *Romanistique-Germanistique : Une confrontation*, Actes du Colloque de Strasbourg 1984, Université de Strasbourg, 1987, pp. 125-143.

« Tertium datur », *Langages LXXXVIII*, Paris, Larousse, 1987, pp. 65-76.

« Mittelfeld oder Strafraum ? », *Nouveaux Cahiers d'Allemand*, n° 6, avril 1988, Université de Nancy II, pp. 193-208.

* Notice établie par Christine Jacquet-Pfau, Maître de conférences rattachée à la Chaire de Grammaire et pensée allemandes.

« Notes sur la dissymétrie des changements de 'statut' », *Revue des Études slaves*, Paris, LX/3, 1988, pp. 665-672.

« La Sphère et la pyramide », *Épistémologie de la recherche informatisée : Problèmes de linguistique et problèmes épistémologiques*, Actes des Rencontres de Nancy les 21, 22, 23 novembre 1985 présentés par Gilbert VARET, Paris, Klincksieck, 1988, pp. 87-97.

« Quaestio disputata. Kritisches zur Lehre von >Stellungsfeldern< und >Satz-typen< im Deutschen », in John Ole ASKEDAL, Cathrine FABRICIUS-HANSEN, Kurt Erich SCHÖNDORF (Éds), *Gedenkschrift für Ingerid Dal*, Tübingen, Max Niemeyer, 1988, pp. 214-223.

« Sujet y-es tu ? », *Hommage à Bernard Pottier*, vol. 2, Paris, Klincksieck, 1988, pp. [851]-860.

« Beschreibung und Erklärung : Oder — oder oder Oder — und ? Kontroverses zu Feldermodellen in deutschen Satzlehren », *Kontroversen, alte und neue* 3, Tübingen, Max Niemeyer, 1988, pp. 320-328.

« Des atomes et des molécules », *Collection Recherches Germaniques*, n° 2, *Europhras 88 : Phraséologie contrastive. Actes du Colloque International Klingenthal-Strasbourg 12-16 mai 1988*, Gertrud GRÉCIANO (Éd.), Strasbourg, Université des Sciences humaines - Département d'Études Allemandes, 1989, pp. [485]-493.

« Über < X-VK > : Älteres zu Neuerem oder Neues zu Älterem ? », *Sprachwissenschaft* 14, 3-4, Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, 1989, pp. 357-383.

« Hoch- und Tiefbau », *Jahrbuch Deutsch als Fremdsprache*, vol. 16, Munich, Judicium, 1990, pp. 276-289.

« Lire, c'est relire », *La Bibliothèque imaginaire du Collège de France*, Paris, Le Monde Éditions, 1990, pp. 185-192.

« Rivarolsche Alt- und Folgelasten », *Akten des VIII. Internationalen Germanisten-Kongress Tokyo 1990*, Munich, Judicium, 1991, pp. [25]-33.

« Zu den wechselseitigen und wechselhaften Beziehungen zwischen den Hochschuldisziplinen 'Übersetzung' und 'Grammatik' », *Nouveaux Cahiers d'Allemand*, juin 1991, n° 9, pp. 15-29.

« En remontant le cours du Lété », in Hans-Martin GAUGER und Wolfgang PÖLK (Éds), *Wege in der Sprachwissenschaft : vierundvierzig autobiographische Berichte. Festschrift für Mario Wandruszka*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1991 (Tübingen Beiträge zur Linguistik ; 362).

« Durer dans l'être ou être dans la durée », in Albert BARRERA-VIDAL, Manfred RAUPACH, Ekkehard ZÖFGEN (Éds), *Grammatica vivat : Konzepte, Beschreibungen und Analysen zum Thema 'Fremdsprachengrammatik'. In memoriam Hartmut Kleineidam*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1992, pp. [58]-68.

« Korrekturen », in Jean-François MARILLIER (Éds), *Satzanfang — Satzende : Syntaktische, semantische und pragmatische Untersuchungen zur Satzabgrenzung und Extraposition im Deutschen*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1993, pp. [85]-92.

« Durch was und wozu wird im deutschen Satz welches Vorfeld besetzt ? », *Sprachwissenschaft*, 18, 4, 1993, Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, pp. 1-28.

« Beim Lesen springt jeder von Stein zu Stein : Zum Streit um die Großschreibung », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 4 octobre 1993.

« Wortwechsel um das Wechselwort », *Sprachwissenschaft*, 19, 1, 1994, Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, pp. 40-61.

« Séquelles proches ou lointaines ? », *La Tribune Internationale des Langues Vivantes*, n° 15, mai 1994, pp. 14-24.

« Kontrastives rund um das Mittelwort », in Daniel BRESSON et Martine DALMAS (Éds), *Partizip und Partizipialgruppen im Deutschen*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1994, (Eurogermanistik 5), pp. 47-55.

Kognitive Klärungen : Gespräche über den deutschen Satz, Hamburg-Harvestehude, Rolf Fechner Verlag, 1994, 133 pp.

« L'Europe multilingue : Notes de relecture », *La Tribune Internationale des Langues Vivantes*, n° 16/2, novembre 1994, pp. 28-31.

Thème, Phème, Rhème [film de 52 mn], Videoscop — Université Nancy 2, 1994, (Série « Rencontres du Collège de France »).

« Zur Kalkulierbarkeit der deutschen Grammatik », in Vilmos ÁGEL und Rita BRDAR-Szabó (Éds), *Grammatik und deutsche Grammatiken. Budapester Grammatiktagung 1993*, Tübingen, Max Niemeyer, 1995, (Linguistische Arbeiten ; 330), pp. [213]-221.

« Den Gral hüten oder den Gral suchen ? » in René MÉTRICH / Marcel VUILLAUME (Éds), *Rand und Band : Abgrenzung und Verknüpfung als Grundtendenzen des Deutschen. Festschrift für Eugène Faucher zum 60. Geburtstag*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1995, pp. [19]-26 (« Eurogermanistik »).

« Vergißmeinnicht », in Eugène FAUCHER / René MÉTRICH / Marcel VUILLAUME (Éds), *Signans und Signatum : Auf dem Weg zu einer semantischen Grammatik, Festschrift für Paul Valentin zum 60. Geburtstag*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1995, pp. [497]-504, (« Eurogermanistik »).

« Ist [der] Stil meßbar ? » in Gerhard STICKEL (Éd.), *Stilfragen*, Walter de Gruyter, 1995, pp. [128]-149.

« Le Groupe nominal propre » *Contrastes*, « *La Linguistique contrastive française : Célébration de 15 années de recherches contrastives* » par Marc TUKIA, n° 24-25, Éditions In fine, 1994/1995, pp. 117-125.

« Alles gleich ist alles anders : Die Reform der Orthographie : Risiken und Nebenwirkungen eines nicht ganz durchdachten Vorschlags », « Feuilleton », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, samedi 2 septembre, n° 204, p. 28.

F.J. HAUSMANN et J.M. ZEMB, « Propositions conjointes visant l'élaboration commune d'un dictionnaire bilingue servant à la TAO », *Nouveaux Cahiers d'Allemand* 13, septembre 1995, pp. 329-30.

« Des raisons de mieux comprendre que la raison comprend bien », *Comprendre les langues, aujourd'hui*, La TILV, éditeur, 1995, pp. 219-223. (Collection Paroles & Actes).

Thema, Phema, Rhema [film de 52 mn], Videoscop — Université Nancy 2, 1995, (Série « Rencontres du Collège de France »).

« La querelle des investitures », in « La Controverse sur la primauté du mot ou de la phrase / The dispute on the primacy of word or sentence », in Marcelo DASCAL, Dietfried GERHARDUS, Kuno LORENZ, Georg MEGGLE (Éds), *Sprachphilosophie / Philosophy of Language / La Philosophie du langage*, vol. 2, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 1996, pp. 900-909.

« O tempora o mores », in Angelika LAUER, Heidrun GERZYMISCH-ARBOGAST, Johann HALLER, Erich STEINER (Éds), *Übersetzungswissenschaft im Umbruch : Festschrift für Wolfram Wilss zum 70. Geburtstag*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1996, pp. 105-115.

« Les temps d'un dictionnaire de TAO sont-ils venus ? », in Nico WEBER (Éd.), *Semantik, Lexicographie und Computeranwendungen*, Tübingen, Niemeyer, 1996 (« Sprache und Information » ; 33), pp. [217]-222.

« Rechtschreibung [...], in "Überflüssige" Reform », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 22-28 juin 1996.

« Prédicaments, post-prédicaments et/ou prédicables, 'catégories' thématiques, rhématiques et phématiques », in André MOTTE et Joseph DENOZ [sous la direction de], *Aristotelica Secunda. Mélanges offerts à Christian Rutten*, Liège, CIPL, 1996, pp. [365-374].

« La coexistence proléifique de deux systèmes lexicaux en allemand », in Georges KLEIBER et Martin RIEGEL (Éds), *Les Formes du sens : Études de linguistique française, médiévale et générale offertes à Robert Martin à l'occasion de ses 60 ans*, Éditions Duculot, 1997 (« Champs linguistiques. Recueils »), pp. 423-436.

« Sans, souci ? Zur Ambiguität des deutschen Kommas : Melodie oder Kalkül ? », *Sprachwissenschaft*, 22, 1, 1997, Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, pp. 101-132.

Für eine sinnige Rechtschreibung : Eine Aufforderung zur Besinnung ohne Gesichtsverlust, Max Niemeyer, 1997, 154 pp.

« Le traducteur est-il le maître des valences ? », *L'histoire et les théories de la traduction. Les actes*, [Colloque *L'histoire de la traduction*, Genève, 1996], Université de Genève, École de traduction et d'interprétation, 1997, pp. 43-56.

« Ja, wenn Sie mich fragen... », in H.-W. EROMS, H.H. MUNSKE (Éds), *Pro und Kontra : Die Rechtschreibreform*, Erich Schmidt Verlag, 1997, pp. 255-264.

« Gehört “ Behaupten ” wesentlich zum “ Setzen ” ? », in Elvira GLASER und Michael SCHLAEFER avec la collaboration de Ludwig Rübkeil (Éds), *Grammatica Ianaa Artium. Festschrift für Rolf Bergmann zum 60. Geburtstag*, Universitätsverlag C. Winter, 1997, pp. [369]-375.

« Wissensinhalte und Anschauungsformen », in Martine DALMAS, Roger SAUTER (Éds), *Grenzsteine und Wegweiser : Textgestaltung, Redesteuerung und formale Zwänge. Festschrift für Marcel Pérennec zum 60. Geburtstag*, Stauffenburg Verlag, 1998, pp. [9]-18.

« Quand nos cadets n’y seront plus... », *Revue internationale d’Éducation-Sèvres*, « Hypothèses d’écoles », Textes réunis par Odile LUGINBÜHL et Jean ROUSSEAU, hors-série, février 1998, pp. 57-62.

« Stete Tropfen. Zum Objektsprädikativ », *Sprachwissenschaft*, 23, 1, 1998, Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, pp. 1-31.

« La “ dangerosité ” : signifié regrettable et/ou signifiant inévitable ?, *Le Dictionnaire de l’Académie française et la lexicographie institutionnelle européenne*. Actes du colloque international 17, 18 et 19 novembre 1994, publiés par Bernard QUEMADA avec la collaboration de Jean PRUVOST, Honoré Champion, 1998, pp. 514-518.

Annexe

Rattachée depuis 1991 à la Chaire de Grammaire et pensée allemandes, Christine Jacquet-Pfau, Maître de conférences, s’est spécialisée dans le traitement automatique des langues, discipline dans laquelle elle sut associer non seulement la recherche (au CERTAL, et plus largement au CNRS) et l’enseignement (à l’INALCO), mais le service pratique de l’informatisation de plusieurs chaires littéraires du Collège de France. Sa double compétence linguistique (orthographe et morphosémantique du ‘mot’ français) et littéraire (Guillaume Apollinaire, Henri Thomas) lui ouvrit autant l’exploitation des logiciels d’analyse textuelle que la constitution de bases de données lexicales.

La qualité scientifique de ses travaux conduisit la Commission générale de terminologie et de néologie à s’assurer de ses services dans la révision critique des listes de termes établies avant l’installation de ladite Commission. Ses talents de conception et de réalisation amenèrent l’AELPL (« Association Européenne des Linguistes et Professeurs de Langues ») à lui confier la responsabilité éditoriale de son *Bulletin d’Information*, parallèlement au secrétariat général de *La Tribune Internationale des Langues Vivantes*, revue dans laquelle elle publie de préférence non seulement des recensions, mais aussi des études originales. Le sous-titre de l’une de ces études résume particulièrement l’esprit et partant la méthode de ses préoccupations : « *Comment retrouver les principes qui transforment le désordre apparent en ordre ?* »